

Société

P. Violences sexuelles à l'internat de Combrée : « Je me suis retrouvé coincé avec l'ogre... »

L'ENQUÊTE DU DIMANCHE. Les témoignages se multiplient et trois plaintes, pour agressions sexuelles et viol, viennent d'être déposées contre l'ex-surveillant général d'un établissement privé du Maine-et-Loire.

Par Charles Guyard et Émilie Trevert

Publié le 13/04/2025 à 11h00



L'ancien internat privé de Combrée (Maine-et-Loire), fermé depuis 2005. Créée en 1810, l'institution libre de Combrée était réputée pour être un grand établissement scolaire de l'Ouest. © Josselin Clair / MAXPPP / PHOTOPQR/LE COURRIER DE L'OUEST/

Temps de lecture :
11 min



Tout le monde le craignait. Mèche de cheveux plaquée sur le front, son éternel pull marron sur le dos, la voix rauque et les yeux bleus, il faisait régner la terreur sur l'institution libre de Combrée (Maine-et-Loire).

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

« Son regard vous transperçait », se souvient un ancien pensionnaire du collège-lycée privé, quand on évoque le nom de ce surveillant général. La discipline était ferme dans cette imposante bâtisse du XIXe siècle entourée de cinq hectares de parc, située dans un petit village, à trois-quarts d'heures d'Angers. On y mettait les enfants rebelles de la bourgeoisie angevine ou rennaise et ceux, d'origine plus modeste, des campagnes alentour.

Longtemps considéré comme « le fer de lance de l'enseignement catholique de l'Ouest », Combrée a formé près de 20 000 élèves avant de fermer en 2005. L'écrivain Hervé Bazin y a fait un court séjour, le chanteur Pascal Obispo en est sorti, tout comme un acteur connu, un homme politique local, un peintre, quelques journalistes, avocats ou médecins...

À lire aussi : P. Violences et abus sexuels : « l'enfer » des pensionnaires de Notre-Dame de Bétharram

Aujourd'hui, dans le sillage de l'affaire Bétharram, la parole d'anciens élèves se libère et de nombreux messages affluent sur la page Facebook de l'Amicale des anciens de Combrée. Son président, Loïc Dusseau, qui a mis en place une cellule d'assistance aux victimes, a recueilli, pour l'heure, dix témoignages directs dénonçant des faits d'agressions sexuelles et un fait qualifiable de viol, qui auraient été commis par ce surveillant général, dans les années 80-90. D'autres victimes potentielles se sont par ailleurs exprimées sur Facebook.

Trois plaintes ont été déposées contre cet employé laïc dans les années 2010 et classées sans suite pour cause de prescription. Selon nos informations, trois **nouvelles** plaintes viennent d'être déposées en avril.

On ne refusait rien au « Chef »

À Combrée, c'était le préfet de discipline. Toutes les sanctions étaient arbitrairement décidées par lui, y compris les colles le week-end à l'internat. Certains l'appelaient même « Chef », selon son souhait. En poste dans l'établissement de 1968 à 1995, il avait la réputation d'être autoritaire, éloquent, voire manipulateur. Son bureau sombre se nichait dans un coin des cloîtres et son appartement de fonction se situait dans un vieux bâtiment annexe.

François Caro, ancien pensionnaire de Combrée à la fin des années 1980, a eu le malheur de visiter sa chambre. « C'est la personne qui a abusé de moi, de mon innocence », confie au *Point* ce quinquagénaire devenu

père de famille. C'est lui qui, le premier, a osé briser le silence devant ses anciens camarades, il y a quelques semaines.

Un soir, se souvient-il, il a dû quitter son lit, dans un dortoir de quarante places, pour se rendre dans la chambre du préfet de discipline. Ce dernier, à qui on ne refusait rien de peur d'être puni, l'avait « invité ». « C'est là qu'il a touché mon sexe », détaille-t-il, ému. Si sa plainte, déposée en 2019, a été jugée prescrite, lui n'a rien oublié. « Il portait un vieux Damart, une sorte de tee-shirt à manches longues, rembobine-t-il. Au total, j'ai été abusé trois fois dans l'enceinte de l'établissement. »



Photo de classe de François Caro, à la fin des années 80, à Combrée.

© DR

Il y aurait aussi eu des agressions sexuelles en dehors de l'établissement, notamment lors de camps d'été et d'hiver en montagne, où les adolescents étaient envoyés en vacances avec la bénédiction des parents, totalement en confiance. Des séjours qui n'étaient pas agréés par Jeunesse et Sport, à l'époque. Les témoignages que nous avons

recueillis montrent l'emprise que ce surveillant pouvait exercer sur certains élèves lors de ces camps loin du Maine-et-Loire.

Le choix de « l'intendant »

« C'était un boulevard pour lui ! Il choisissait un enfant qu'il appelait son "intendant". Ce dernier devait l'accompagner partout notamment pour faire les courses, enchaîne Stéphane*, la cinquantaine, qui a fait tout son collège à Combrée, de 1985 à 1989. Un jour, il est parti avec un plus petit qui était très jovial d'habitude, et le trajet avait pris beaucoup plus de temps que d'habitude, entre quatre et cinq heures au lieu de deux. On était tous inquiets et quand ils sont rentrés, le garçon était livide, en pleurs. Je me souviens qu'il n'a pas terminé le camp, il a fugué... ». Stéphane n'a aucune peine à imaginer le supplice de son camarade, puisqu'il l'a lui-même enduré.

« Il m'a dit qu'on allait dormir dans la même chambre, où il n'y avait qu'un lit »

« Quand nous partions en Savoie, à St Colomban-des-Villard, on y allait avec trois ou quatre véhicules et lors d'un trajet, j'avais été choisi pour faire la route avec lui. Dans la nuit, je commence à fatiguer, à m'endormir, la tête contre la portière passager. Lui me saisit par les épaules pour me pencher sur ses genoux. Je résiste mais il insiste, en me disant que ça sera plus confortable. Je finis par obtempérer et alors qu'il conduisait d'une main, il se masturbait de l'autre. Une autre fois, à l'automne, il m'a demandé de l'accompagner, seul cette fois, pour aller chercher sa mère qui vivait là-bas. Arrivé sur place, comme il n'y avait pas de chauffage, il m'a dit qu'on allait dormir dans la même chambre, où il n'y avait qu'un lit. Je le sens alors prendre ma main pour la poser à côté de son sexe et se masturber. Je n'ai jamais vécu de nuit aussi longue. J'avais 13 ans ».

À lire aussi : **P.** **Après Bétharram, le lancement d'un « MeToo de l'enseignement catholique »**

Ce stratagème consistant à obliger un enfant à dormir avec lui, faute de place, le « Chef » l'aurait employé à plusieurs reprises. Henri* l'a lui aussi expérimenté douloureusement lors d'un week-end, qu'il situe à l'automne 1987, consacré au tournage d'un documentaire pour Télé Brécom, le journal télévisé de Combrée que le surveillant avait créé. « On est parti un vendredi avec trois élèves pour filmer des viticulteurs. Je me souviens du premier jour en Champagne, pas du tout du deuxième, dans le Beaujolais ».

Entre-temps, cet Angevin alors âgé de 13 ans a, lui aussi, dû partager la même couchette que le préfet de discipline. Pourquoi lui ? « À l'arrivée, on devait prendre nos affaires dans le coffre et comme mon sac était dans le fond, j'étais le dernier donc c'est moi qui me suis retrouvé coincé avec l'ogre... Dans la chambre, il a déplié le canapé-lit et alors que je m'apprêtais à dormir par terre sur une couverture, il est venu me prendre dans ses bras pour m'amener près de lui. À partir de là, j'ai été soumis. Il a éteint la lumière et sa main est venue dans mon caleçon pour me tripoter, avec ses doigts qui entraient en moi... »
Henri a déposé plainte pour viol, le 4 avril dernier.



Une ascension d'élèves de Combrée lors d'un camp organisé par le surveillant général dans les années 80, en Savoie.

© DR

Contacté, l'ancien directeur (1979-1996), aujourd'hui octogénaire, n'a pas souhaité nous répondre. À France 3, Gérard Gendry a déclaré n'avoir jamais eu connaissance de ces faits. Selon lui, les violences sexuelles dénoncées auraient eu lieu le week-end, « dans un établissement vide et fermé » et lors de camps dans les Alpes, ce qui « échappait complètement à (s)a compétence juridique et professionnelle ». Il ajoute : « Rien n'est remonté. Je n'ai jamais soupçonné quoi que ce soit. Une affaire d'une gravité pareille aurait fait l'objet d'une exclusion immédiate ».

D'après l'Amicale des anciens, Mr Gendry s'occupait uniquement de la gestion de l'établissement et n'était pas, malgré ses fonctions de professeur d'histoire, en contact permanent avec les élèves.

Un homme à deux visages

À l'époque, Loïc Dusseau, aujourd'hui avocat, n'avait pas eu vent de gestes déplacés, encore moins d'agressions sexuelles. « Les victimes ne venaient pas se plaindre à nous qui étions considérés comme les rebelles. On ne savait pas ce qui se passait dans ce petit cercle qu'on appelait bêtement “la bande des fayots” ».

Ce petit cercle, c'était sa cour de privilégiés, essentiellement des garçons. Ils avaient une certaine admiration pour celui qui jouait le rôle d'un animateur charismatique et réputé cultivé. Passionné de cinéma et de photo, il multipliait les activités sportives et culturelles. On nous décrit un homme à deux visages : « D'un côté, il pouvait être odieux, soit avec la majorité des élèves, précise Loïc Dusseau, et de l'autre, sympathique, adoptant une attitude paternaliste avec ses chouchous ».

Au fil de notre enquête, nous découvrons que des filles auraient été aussi victimes de cet homme. Esther avait 12 ans à l'époque. Originaire de Cholet, elle a passé un an à Combrée, l'année de sa 6ème (1982-1983). Ses parents « pensaient bien faire » en mettant cette élève « indisciplinée », un peu « garçon manqué » dans cet internat réputé. Elle se retrouve dans une chambre de six lits superposés dans le dortoir des filles, moins nombreuses que les garçons. À l'évocation du nom du « Chef », elle dit d'emblée: « Moi il me faisait peur... En fait, on le craignait tous ! »

En sus de toutes ses activités, ce super-pion était aussi chargé de l'infirmerie. Il n'était pourtant pas infirmier. « Il fallait qu'il s'occupe de tout, qu'il surveille tout, qu'il sache tout », se souvient Esther qui avait eu droit à une leçon de morale de sa part alors qu'elle avait flirté avec un garçon. « Pendant une heure, j'ai dû faire des tours de cour avec lui... »

À lire aussi : **P** « Je me demande comment il n'y a pas eu de mort » : les anciens élèves d'un collège du Finistère brisent le silence

Un après-midi, alors qu'elle jouait au foot, Esther s'est fait une entorse au genou. À l'infirmerie, le surveillant lui demande d'enlever son pantalon, elle s'assoit sur une sorte de table d'auscultation. Il lui masse

le genou avec de la crème, puis, tout en prenant son temps, d'après ses souvenirs, il serait remonté jusqu'à l'aine. « Avec ses doigts, il m'a touché les parties intimes », raconte-t-elle au *Point*. « J'étais pétrifiée, je n'osais rien dire ».

Le pion-infirmier finit par s'arrêter de lui-même. Il lui met un bandage qu'il serre très fort et la laisse seule à l'infirmierie. « Il m'a demandé de l'attendre et moi, obéissante, j'ai attendu. » Esther attend jusqu'à... 23 heures ! Fatiguée et frigorifiée, elle prend son courage à deux mains pour traverser les deux cours dans le noir et les longs couloirs de l'institution afin de regagner sa chambrée en espérant ne pas le croiser. « En arrivant, j'ai vomi... Je me sentais vraiment abandonnée, personne ne s'était inquiété de mon absence ! »

Le lendemain, à la récré du matin, le surveillant général lui tombe dessus : « Il m'a mis une énorme gifle devant tout le monde en me hurlant : “Pourquoi tu es partie de l'infirmierie ?” » Aujourd'hui, Esther se dit qu'elle a « échappé au pire ».

« Il referme la porte derrière lui avec son énorme trousseau de clés (...) je me sens piégée »

C'est récemment, en parlant de l'affaire Bétharram, qu'elle s'est confiée à sa mère à qui elle avait juste évoqué, à l'époque, un surveillant à la « main baladeuse ». Esther vient de déposer plainte.

Estelle Lhériaux, elle, l'a fait en 2016. Jeune fille « sage, obéissante, effacée », celle qui a été interne à Combrée de la sixième à la terminale a dénoncé plusieurs agressions sexuelles qui auraient été commises par cet homme qu'elle considérait comme « un père de substitution ». « Un soir, en revenant d'une séance vidéo, il m'a demandé de passer par sa chambre pour déposer une cassette, se souvient-elle. Il referme la porte derrière lui avec son énorme trousseau de clés qui ne le quittait pas. Il me propose de regarder la télévision, il insiste. Je n'ai pas envie de rester mais je me sens piégée, coincée... et j'ai passé la nuit avec lui ! Il n'y a pas eu viol mais il a passé son temps à me serrer dans ses bras, à s'allonger sur moi, des trucs bien dégueus quand même... »

Une nuit d'horreur

Elle n'avait que 14 ans, mais elle se souvient parfaitement de cette nuit d'horreur et du « pyjama » de son agresseur « qui sentait très mauvais ». Et la quinquagénaire de se remémorer un autre épisode d'attouchement, en 1988, lors de l'un de ses fameux camps en montagne où, suivant le même mode opératoire, elle s'était retrouvée dans son lit car les autres étaient tous occupés. « Cette nuit-là, il a posé sa main sur mon sexe », précise-t-elle d'une voix froide.

Comme tous, Estelle a mis du temps à poser des mots sur le mal-être qui la rongait de l'intérieur. Une thérapie lui a ouvert les yeux en 2005. Elle en parle alors à ses parents, sidérés, qui la croient. À tel point que sa mère décide d'écrire à l'agresseur présumé de sa fille. « Comment avez-vous pu faire une telle chose ? », l'interroge-t-elle.

Denard, le 02-06-2005

Madame,

Il n'y a pas de mots ou de phrases qui peuvent répondre à votre lettre.

Je vous affirme et cela sur ce que j'ai de plus cher : ma femme et mes enfants, que j'ai toujours accompli ma tâche avec le dévouement, l'affectivité, l'autorité qu'un père doit avoir pour que tous ces jeunes dont j'assume la responsabilité se construisent grandissent. Dans mes camps et vous en avez été souvent je devrais gérer des situations parfois désespérées et avec l'aide de certains dont Estelle, ces camps ont permis de sauver nombre de jeunes en grande difficulté.

Mais c'est cela aussi la vie en s'investissant on s'use, l'affectif prend le pas sur la maîtrise tout se confond. J'ai donc après toutes ces années au service des autres, au service des parents en difficulté des enfants en doute décidé d'arrêter et de créer ma propre famille élever mes propres enfants (aujourd'hui 10, 8 & 6 ans) en prenant une responsabilité uniquement administrative sans investissement direct. Mais

Le 2 juin 2005, l'ex-surveillant lui répond. Dans cette lettre que nous avons consultée, écrite dans un style confus, il « affirme » d'abord qu'il a « accompli (sa) tâche avec le dévouement, l'affectivité, l'autorité pour que tous ces jeunes dont (il) avait la responsabilité se construisent », rappelant que ces camps ont permis de « sauver nombre de jeunes en grande difficulté ». Un sacerdoce, en somme, qui comprend un « risque », écrit-il. « En s'investissant, on s'use, l'affectif prend le pas sur la maîtrise, tout se confond ». La phrase sonnerait presque comme un aveu.

Pourtant, quelques lignes plus bas, il ajoute: « Je suis près (sic) à aider Estelle, je n'ai jamais eu à son égard de sentiments déplacés. » Des mots qu'Estelle Lhériaux n'a pas voulu lire il y a vingt ans. « Je ne voulais pas entendre parler, j'avais des enfants en bas âge, ça suscitait un tel dégoût ! »

Après Combrée, il devient responsable d'un internat à Dinard

À la rentrée 1995, le préfet de discipline a mystérieusement disparu de la cour de Combrée. Un tournant dans sa carrière qu'il n'avait peut-être pas souhaité ? Toujours est-il que nous retrouvons sa trace à Dinard, où il a été... responsable de l'internat de la Fondation Solacroup Hébert, un centre de formation et d'apprentissage qui accompagne des jeunes aux profils atypiques, de 1998 à 2006. L'actuel président, Guillaume Dufresne, le confirme au *Point*. « Tant à son embauche que durant sa période comme salarié de l'internat et jusqu'à ses derniers jours, nous n'avons eu la moindre plainte ni même le moindre signalement le concernant, nous écrit-il. Nous sommes profondément choqués que de tels actes puissent avoir eu lieu. Nous sommes bien évidemment en totale solidarité avec les victimes de Combrée. »

D'après nos informations, l'une de ses victimes s'était confiée à un surveillant, au milieu des années 90. Contacté, ce dernier ne souhaite

pas communiquer. À l'époque, il aurait fait un signalement et une enquête de gendarmerie aurait été diligentée par le parquet d'Angers. Une centaine d'anciens élèves auraient été entendus. Plusieurs témoins, contactés par *Le Point*, nous ont confirmé avoir été interrogés par des enquêteurs, notamment en 1997, chez eux ou dans une gendarmerie, et en présence de leurs parents. Une proximité à même de freiner les confidences, comme l'ont reconnu certains qui ont préféré garder le silence...

Comment s'est conclue cette enquête ? Nous avons sollicité le parquet d'Angers mais aucune trace de ces investigations, qui n'étaient pas encore numérisées, n'a pu être retrouvée. Les services de gendarmerie, également contactés, n'ont pas plus d'éléments à nous apporter.

À découvrir :

 **Le Kangourou du jour**

[Répondre](#)

Même son de cloche du côté de la direction diocésaine des Pays de la Loire: « Aucun élément concernant cette affaire n'a été découvert dans nos archives ». Contacté par *Le Point*, l'ancien surveillant, âgé de 79 ans, est, selon son épouse, dans l'incapacité de nous répondre, étant « hospitalisé depuis plusieurs mois ».

* prénoms modifiés.

Les mots-clés associés à cet article

Violences sexuelles

L'enquête du dimanche

À NE PAS MANQUER

« On m'interroge sur Bétharram, je réponds ! » : ce qu'apporte le témoignage du gendarme en charge de l'affaire

Affaire Notre-Dame de Bétharram : « La nuit, il venait, soutane ouverte, dans les dortoirs »

Affaire Notre-Dame de Bétharram : « J'avais donné à mes élèves le numéro de l'enfance en danger »